

IL N'Y A PLUS DE PLACE  
POUR L'UTOPIE

UTOPIA TODAY : CALL FOR PAPER  
SALINE ROYALE, ARC-ET-SENANS

PRÉGARDIEN MICHEL  
UNIVERSITÉ DE LIÈGE - BELGIQUE  
ingénieur civil architecte  
assistant - doctorant

Le présent texte est une tentative de détermination de la valeur opératoire de l'utopie dans le projet face aux profondes mutations de nos sociétés contemporaines.

# IL N'Y A PLUS DE PLACE POUR L'UTOPIE

Nos sociétés seraient-elles devenues incapables de penser l'utopie? À l'heure des constats accablants sur l'état de la planète, on ne peut que déplorer l'absence de grandes inspirations visionnaires. Nos intellectuels et nos artistes, premiers pourvoyeurs d'utopie, seraient-ils devenus incapables de renverser le monde, de le penser autrement, de dessiner les contours d'un autre possible secouant ainsi par leur imaginaire et leur opinion contestataire, notre société à bout de souffle. Dans un article paru dans le Monde Diplomatique du mois d'avril 2010, *Créateurs en mal de provocation*, le philosophe Dany-Robert Dufour pointe, également, l'absence de véritables pensées critiques dans l'art contemporain qui se borne « à produire de l'imprévu, de l'inattendu certes, mais dépourvu de toute signification potentielle. »<sup>1</sup> D.-R. Dufour met en cause la récupération des artistes par le marché de l'art dans lequel ils deviennent complices du mode caractéristique de production capitaliste, à savoir l'innovation continue « très logiquement exigée par le besoin de créer de nouveaux désirs. »<sup>2</sup> L'intéressement financier du marché et des artistes au processus entraîne inévitablement une "confusion entre innovation et quête de sens". Les artistes plutôt que de s'opposer au système font corps avec lui et le nourrissent, s'enfonçant toujours plus dans l'acte provocant forcément mercantile, sous le couvert de la liberté d'expression. Or, nous dit Sylviane Agacinski, dans son ouvrage *Volume*, « il n'y aucune

1

1 *Créateurs en mal de provocation* in Le Monde diplomatique, avril 2010, n°673, p.3

2 *Créateurs en mal de provocation* in Le Monde diplomatique, avril 2010, n°673, p.3

chance que s'ouvre un espace politique<sup>1</sup> dès lors que quelques-uns s'approprient ou s'incorporent la loi (selon des expressions de Claude Lefort), et font corps avec elle. C'est au contraire dans le vide, dans le sans-fond, dans l'effacement d'un pouvoir présent et présentable, que les hommes, nécessairement divisés et espacés, peuvent se rapporter les uns aux autres, s'assembler. »<sup>2</sup> Mais existent-ils encore de tels espaces où les artistes pourraient encore s'échapper du monde, être *hors-la-loi*. En d'autres mots, pour revenir au thème qui nous intéresse, la question légitime est la suivante : **en tant qu'acte critique, y-a-t-il une place pour l'utopie?**

Étymologiquement, l'utopie est ce qui n'est situé *nulle part, ou-topos* ; par extension, ce qui se situe *loin de nous*<sup>3</sup>. Toute utopie est ainsi spatialement autonome pour mieux se penser, *hors du monde*, de ses contraintes. Or nous devons constater que notre société accède à un moment unique de son histoire où l'utopie n'a, littéralement, plus de place pour se construire, tant d'un point de vue de la physique de l'espace que de sa construction mentale.

Physiquement, il n'y a presque plus ni contrées qui ne soient géographiquement indéterminées, situées *nulle part* - les territoires ont été conquis - ni d'espaces qui ne soient *loin de nous* - la planète est connectée, google earth en achève la photographie. La conquête spatiale piétinant, il n'y a donc plus, à court terme, de lieux vierges vers lesquels l'imaginaire pourrait circuler et s'implanter ; d'île sauvage, idyllique où se retirer et fonder une nouvelle société, plus de *terra incognita*. Les grandes épopées, les conquêtes, les *voies royales* dans lesquelles les hommes s'expérimentaient et se dépassaient, pays inconnus et fièvre de l'aventure, qui exaltaient les imaginations, des plus raisonnables au plus délirantes, sont désormais impossibles. Or, pour se penser et s'engendrer, l'imagination, et en l'occurrence, l'utopie ont besoin de tels espaces, sans fond.

Où que l'homme se porte, il se retrouve désormais en territoires connus qui, loin d'exalter la beauté du monde, sont devenus, sous la pression de deux générations consuméristes, une énorme boue environnementale : la laideur généralisée. Pour la première fois de son histoire, l'homme ne peut plus échapper à sa condition, il est enfermé dans le cloaque qu'il s'est créé et dont il ne peut plus s'extirper. Dans ce contexte, le ressort à l'utopie devient sémantiquement et physiquement problématique. Cet aspect est exacerbé par un autre facteur : la saturation de l'environnement empêchant de penser le monde.

1 Pris au sens de S. Agacinski, il s'agit d'un espace politique critique, dès lors créatif d'un point de vue des échanges d'idée.

2 Sylviane Agacinski, *Volume. Philosophies et politiques de l'architecture*, éditions Galilée, 1992, Paris, pp.95-96

3 Dans Utopia de Charles More, Raphaël Hythlodée, descripteur d'Utopia, est un connaisseur d'histoires merveilleuses de **pays lointains**.

## LE LOTISSEMENT CONTINU

L'ensemble de l'espace étant conquis, conséquence logique, il tend de plus en plus à être rempli, de surcroît, à l'excès. Jean-Paul Dollé, dans un ouvrage récent, *L'inhabitable capital*<sup>1</sup>, montre comment la récente transformation, par le capital, de l'habitat en valeur immobilière transforme complètement le paysage : de lieu, il devient étendue découpée en parcelles prêtes à bâtir. Puisque les terres doivent être valorisées et que la valeur foncière de la terre est supérieure à toute autre affectation, le propre du capitalisme sera de soumettre la terre à une saturation immobilière, le **lotissement continu**. Dans une veine congruente, les espaces publics, par nature vides et libres, sont, dans cette logique voués à disparaître : leur *gratuité* s'oppose à la privatisation de l'espace, et donc à sa rentabilité. À terme, l'espace public où le dialogue, l'échange et la pensée critique peuvent trouver le terreau nécessaire à leur engendrement est appelé à disparaître. Ce double phénomène de saturation rend tout simplement impossible tant la construction physique de l'utopie - plus de lieu où l'implanter puisque dans un espace saturé, il n'y a plus d'espace autonome disponible - que sa construction mentale - pas de lieu permettant de la penser.

Or, cette absence d'ouverture est précisément la caractéristique majeure de toute société utopique : « la saturation donne à voir l'espace coercitif, entièrement planifié, de la communauté utopique, "sans vide, sans temps mort ni espaces lacunaires." »<sup>2</sup> Puisque, dans la communauté utopique, le peuple fait corps avec le pouvoir, il n'y a pas lieu de penser autrement la société, si bien que l'utopie possède ceci de paradoxal qu'elle ne peut engendrer autre chose qu'elle-même car elle ne possède pas l'écart nécessaire au questionnement sur ses propres structures, **elle ne possède pas l'espacement nécessaire pour permettre de penser l'utopie**.

Nos sociétés actuelles sont bel et bien soumises à un régime équivalent : le capitalisme, en saturant l'espace et en supprimant l'en-commun, reproduit l'espace utopique auquel nous adhérons sans restriction, car sa perversité est d'avoir délégué le pouvoir aux individus, libres et, en cela, non redevables à autrui. La loi, c'est *moi*, et je fais forcément corps avec moi-même. Aussi, toute critique est-elle vaine et tout espace de dialogue devient inutile puisqu'il n'y a plus de valeur commune critiquable, d'où, nous dit toujours D-R Dufour, cette tolérance de l'art contemporain pour le n'importe quoi : « puisque c'est au nom même de la liberté d'expression que les propositions les plus intolérables devront être tolérées, comment ne pas voir que cet ultradémocratisme est exactement, sur le plan politique, ce qui peut directement conduire à la tyrannie. »<sup>3</sup>

Au-delà des aspects politiques de cette transformation de l'espace, il faut tirer toutes les conséquences anthropologiques de cette *utopisation* : partant du fait que « les hommes n'habitent pas l'espace mais des lieux aménagés par eux pour leur séjour

1 Jean-Paul Dollé, *L'inhabitable capital. Crise mondiale et expropriation*, nouvelles éditions lignes, 2010

2 Dominique Rouillard, *Superarchitecture. Le futur de l'architecture 1650-1970*, éditions de la Villette, 2004, Paris, p.438

3 *Créateurs en mal de provocation* in *Le Monde diplomatique*, avril 2010, n°673, p.3

sur Terre »<sup>1</sup>, le lotissement continu et sa kyrielle d'habitations identiques empêchent l'homme d'habiter, l'espace n'a plus valeur d'expérience existentielle. L'homme est réduit à une particule dans un espace uniforme où rien n'advient plus. Ce constat de dévalorisation de l'espace - lieu d'expérience - est déjà annoncé dans nombre d'utopies ou contre-utopies des années 60-70 : Archizoom (No-stop city), Superstudio (Le monument continu) transforment le monde en une vaste étendue homogène; puisque l'architecture n'est plus expérience, H. Hollein, C. Casati et E. Ponzio proposent de la remplacer par des substituts médicamenteux, proches de drogues, (Architektur, Pillola ("pill") lamp) bien plus puissants que les sensations spatiales ; les micro-habitats, vêtements ou casques de M. Webb (Cuschicle et Suitaloon), H. Hollein (Mobile office), W. Pichler (Kleiner Raum et TV-Helm), Haus-Rucker-Co (Flyhead) réduisent l'habitat à néant puisque l'architecture n'a plus cette valeur d'accroche à la terre et de partage. « Qu'il avale une pilule ou enfle un casque "transformateur d'environnement" pour parcourir la ville, l'individu contemporain la vit seul, sans rencontrer l'autre, comme si l'extérieur public n'existait plus, transformé, par l'intériorisation du vécu et des perceptions individuelles, en un vaste intérieur continu. »<sup>2</sup> Cette réduction de l'expérience à un défilé de stimuli personnels consacre un homme qui ne sort jamais de lui-même, qui n'advient plus, un homme ramassé sur son propre corps en attente d'excitations toujours plus fortes dont tire profit, à merveille, le consumérisme<sup>3</sup>.

Cette dévalorisation de l'être et du lieu se constate également dans l'utopie collectiviste morienne : dans Utopia, « on change de maison tous les dix ans par tirage au sort. Ainsi toute idée de propriété privée est bannie »<sup>4</sup>, toute appropriation du lieu est vaine. Que ce soit sous le couvert de l'individualisme le plus accru ou de la démocratie la plus égalitaire, ces modes de pensée manichéens s'attaquent à l'intégrité de l'être au travers d'un contrôle de l'habitat.

## COMMENT S'EN SORTIR ?

Dans ce contexte, le défi premier qui nous attend n'est plus tant dans la façon de repenser l'utopie que dans la manière d'en sortir. Pour cela, il faudra rouvrir ce monde saturé où le succédané et la sensation ont remplacé l'expérience, il faudra redonner à l'homme sa place, lui permettre d'exister sans se confondre avec lui-même. Seul cet écartement du monde nous permettra de le repenser, de re-rêver l'utopie qui, comme l'asymptote, devrait tendre vers son but sans jamais l'atteindre. Néanmoins, la notion d'utopie nécessitera inévitablement une redéfinition car son désir d'autonomie reste empêché puisque « le problème est qu'il n'y a ni pays ni lieux "quelconques" ». L'alternative est: ou bien bâtir quelque part et pour une société réelle - ou bien préférer le blanc du papier, et tout réinventer. »<sup>5</sup> La table rase du

1 Jean-Paul Dollé, *L'inhabitable capital. Crise mondiale et expropriation*, nouvelles éditions lignes, 2010, p.63

2 Dominique Rouillard, *Superarchitecture. Le futur de l'architecture 1650-1970*, éditions de la Villette, 2004, Paris, p.272

3 Au sens sociologique du terme.

4 Luc de Brabandere, Jean-Michel Besnier, Charles Handy, *Erasmus Machiavel More. Trois philosophes pour les managers d'aujourd'hui*, éditions Village Mondial, 2000, Paris, p.211

5 Sylviane Agacinski, *Volume. Philosophies et politiques de l'architecture*, éditions Gallée, 1992, Paris, p.28

monde qui, seule, permettrait en définitive le recours à l'utopie traditionnelle, ne ferait que répéter le processus destructeur même du libéralisme. L'espace n'est plus à créer mais à transformer ce qui amène inévitablement une profonde mutation des figures de l'urbaniste et de l'architecte. Sylviane Agacinski oppose dès lors deux réflexions : celle d'une pensée *archique* - utopique - dans laquelle l'architecte, en tant que dépositaire d'un savoir qu'il serait seul à maîtriser, imagine l'objet idéal, figé, en dehors des considérations territoriales, sociétales, anthropologiques dans lequel l'écart est impossible puisque non prévu par la totalité figée de l'ensemble, et celle d'une pensée *an-archique* qui « serait ici une pensée également a-téléologique et étrangère à la domination autoritaire. »<sup>1</sup>, projet toujours en cours dans lequel sont reconnues les compétences comme un savoir partagé entre tous les acteurs de la société, qu'ils soient architectes, politiciens,... et surtout utilisateurs.

Cette réflexion *an-archique* qui modifie profondément la notion de *projet* percole progressivement dans ce qu'on appelle l'urbanisme à pensée faible (Yves Chalas) ou l'urbanisme réflexif (François Ascher) désignant par là, selon Jean-Louis Génard, « un urbanisme qui aurait renoncé à un modèle "top down", fondé sur des certitudes péremptoires, sur l'autonomie des savoirs disciplinaires et sur un partage net des êtres entre "spécialistes", détenteurs de compétences légitimes et reconnues, et "profanes", les premiers sachant ce qui est bon et bien pour les seconds. »<sup>2</sup>

La reconnaissance d'une certaine expertise des usagers concernés par l'architecture et l'urbanisme implique une revalorisation de ces acteurs qui passe par la nécessaire **participation** de toutes les entités au projet. L'action des individus sur le projet devient ainsi l'espace réel de la communauté où se confrontent, se discutent les solutions, transitoires, et toujours susceptibles de changer. « Ce résultat n'est pas une oeuvre, n'est pas achevable une fois pour toutes, il ne permet pas que l'action s'arrête une fois le résultat atteint, puisque ce résultat, il faut sans cesse le maintenir. »<sup>3</sup> Cette pensée implique de facto la réalisation d'un espace ouvert, non totalement défini ni planifié, accessible à tous, stimulant les rencontres et le dialogue, favorisant la créativité<sup>4</sup> qu'elle soit politique ou artistique.

L'utopie perd, dans cette perspective, une grande part de sa monumentalité, fondée et définitivement acquise (arkhè), par contre elle gagne à être considérée comme processus ouvert en continuelle transformation (an-arkhè). C'est le processus par lequel s'engendre un projet qui permet à tout un chacun de s'expérimenter comme individu dans le partage qu'il opère avec l'ensemble de la communauté. Dans cette optique, l'importance de l'utopie n'est plus dans son détachement du monde, mais au contraire, dans la révélation de la beauté qu'elle opère en s'insérant dans le réel, en travaillant depuis le fond du monde et non pas sur le monde. De l'utopie à l'*edotopie (ici)*.

1 Sylviane Agacinski, *Volume. Philosophies et politiques de l'architecture*, éditions Galilée, 1992, Paris, p.46

2 Jean-Louis Génard, *Architecture et réflexivité. Une discipline en régime d'incertitude*, Les cahiers de La Cambre - Architecture n°6, décembre 2008, Bruxelles, pp.13-14

3 Sylviane Agacinski, *Volume. Philosophies et politiques de l'architecture*, éditions Galilée, 1992, Paris, p.49

4 Elsa Vivant, urbaniste française, montre l'importance de ce type d'espace pour le bon fonctionnement du concept de *Ville créative* développé par Richard Florida, impliquant un renouvellement du travail de l'urbaniste : « Un cadre formaté et planifié n'autorise pas cet espace de l'impromptu. Plutôt que de concevoir une ville créative, le défi de l'urbaniste est de créer les conditions de la sérendipité et de la créativité en laissant l'espace à cet inconnu, en acceptant qu'apparaissent en ville des pratiques non planifiées, voire non autorisées, en rendant possibles les rencontres imprévues et improbables. » Elsa Vivant, *Qu'est-ce que la ville créative?*, Presses Universitaires de France, 2009, Paris, p.80